

BRÛLURES EN ÂMES CRÉOLES

Patrick CHAMOISEAU



Je n'ai pas trouvé dans l'imaginaire créole de nos Antilles, des traces évidentes de la question des brûlures et de leurs préventions. Dans les contes, titimes et proverbes que j'ai pu consulter, on n'en fait pas mention. L'originelle brûlure, celle qui aurait pu s'immobiliser dans notre inconscient collectif est celle de ces marques au fer chaud que l'on appliquait sur la peau des esclaves pour signifier leur appartenance. Mais comme pour tout ce qui concerne les souffrances (mal oubliées) de la traite et de l'esclavage, on n'en a pas gardé d'attestation consciente. De même, dans les listes des tortures infligées aux esclaves récalcitrants, on ne mentionne pas particulièrement de pratiques liées aux brûlures même si elles ont bien entendu existé. Elles ne peuvent pas ne pas avoir existé car dans ce fond de l'horreur pas d'impossible envisageable. En revanche, de toute éternité, la culture populaire créole s'est méfiée du feu et des incendies. Incendies des champs ou des usines, mais aussi et surtout incendies des cases et des habitations, à cause des réchauds de toutes sortes, des bougies et des lampes à pétrole. C'est pourquoi très rapidement les cuisines ont été placées à l'extérieur. Cette disposition de l'habiter créole suppose, on s'en doute, un nombre incalculable de brûlés de toutes sortes et de drames ancestraux.

Mais si la question de la brûlure a hanté mon enfance, c'est à cause des lampes Coleman et réchauds à pétrole. Les exemples d'explosions étaient assez nombreux et les manman s'en méfiaient tout bonnement. Dans *Antan d'enfance*, je décrivais ainsi, le comportement de ma mère : *Man Ninotte qui cuisinait dans l'appartement sur une lampe à pétrole, pratiquait une précautionneuse cérémonie pour allumer cette dernière. Elle commençait par écarter en silence les enfants. Avec des gestes de sénateur, elle pompait le combustible de la lampe, puis l'œil aiguisé, maniant une minuscule aiguille, elle débouchait l'ouverture où devait s'alimenter la flamme. Après un regard circulaire, elle procédait à la mise à feu. Et c'était là le mystère. Le temps d'une mi-seconde le monde restait en suspens à l'abord d'un carrefour où tout était possible, le désastre encore plus. Chaque existence s'apprêtait au démarrage en flèche. Nombreux étaient les cas d'enfants épluchés, de case disparues sous la râpe d'une flambée, de lampes explosives à l'instar des chabines. Man Ninotte de ce fait tenait discours philosophique sur la puissance du feu...* Ces précautions étaient tellement systématiques et surtout tellement naturelles que nous n'avons jamais eu d'accident, à part quelque petite brûlure liée à la projection d'une goutte d'huile chaude sur un petit vorace guettant le poisson frit ; ou à cause de la rencontre d'une main gourmande avec une casserole de lait chaud doté d'une croûte agaçante. Il fallait là-même passer un peu d'huile (ou je ne sais quelle pommade malodorante) sur la brûlure pour éviter la cloque.

Pour le reste, ce sont les événements tragiques rapportés dans le journal qui renforçaient dans nos vies la peur du feu et des brûlures. D'abord cette brûlure terrible du visage infligée par des femmes jalouses à leurs hommes infidèles. Le coup-d'acide était une

arme que les femmes privilégiaient juste avant le coup de ciseaux. Cette pratique du jet d'acide remonte à je ne sais quel enfer plantationnaire, et si ce phénomène s'est largement atténué il persiste encore en tressaillements fossiles. Viennent aussi ces lampes à pétrole qui explosent, ces bouteilles de gaz qui font tempêtes, ces lampes-à-la-vierge qui font griller les draps et les matelas, en entraînant de raides désastres humains. Mais ce qui m'a marqué le plus, et qui provient certainement des profondeurs esclavagistes, ce sont ces punitions que certaines manmans infligeaient à leur petit voleur. Celui qui avait dérobé quelque chose pouvait se voir plonger la main dans une casserole d'eau chaude. Bien des manman sans jamais passer à l'acte menaçaient ainsi leur grappilleur de porte-monnaie : *An ké fouté lan men'w adan an bonb dlo cho !* Cette menace était mise à exécution en divers coin du pays, s'étalait dans la rubrique des faits divers, et servait de gendarme à nos inconsciences charpardeuses. La main brûlée ainsi, allait bien au delà de l'intention première qui n'était pas de mutiler, mais bien de corriger. L'éducation populaire créole, formatée par les pratiques esclavagistes, était d'une rigueur qui épouvante les consciences contemporaines.

Mais aujourd'hui que les lampes ne sont plus là, que l'éducation perd de sa rigueur pour le meilleur et pour le pire, la prévention reste un peu désarmée. L'espace domestique moderne a sans doute tendu de nouveaux pièges à brûlures que les expériences n'ont pas encore décodés. Dans les appartements nouveaux, le feu est là, caché, et la brûlure se dissimule dans des formes et présences pas toujours bien identifiées. C'est vrai que Ti-Jean l'horizon, Manman dlo, Ti-sapotille ignorent ces nouveaux dangers-là, et que de toutes manières, ils ne racontent plus rien. Reste à trouver les nouveaux contes, et les nouveaux conteurs, et le nouvel apprentissage de la sécurité face aux feux invisibles. Là encore, je me souviens de Man Ninotte, de sa manière de nous prévenir des dangers pas visibles. Elle était prudente. Elle s'écriait à tout moment : *Tention blésé !.* Elle déployait autour de ses enfants comme un esprit de sécurité qui s'inscrivait dans les gestes anodins, les actes de tous les jours, surtout les plus répétitifs. La fatalité était inscrite dans la connaissance, la sécurité semblait le but même de tout apprentissage, l'accident n'était plus un drame exceptionnel mais un possible de tout instant. Je voyais bien dans la vigilance de ses regards qui escortaient nos idioties, qu'elle se considérait à priori *responsable de tout* : du hasard, du destin ou de l'imprévisible. Et si dans la moindre petite brûlure il n'y avait le plus souvent pas de coupable direct, elle proclamait à sa manière que personne n'en était pour pourtant innocent.